

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Regard

José Rubem Fonseca

Volume 36, Number 1 (211), February 1994

Brasilittéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fonseca, J. R. (1994). Regard. *Liberté*, 36(1), 134–150.

JOSÉ RUBEM FONSECA

REGARD*

Né en 1925, il est journaliste, romancier, conteur et scénariste pour le cinéma. Il a reçu le prix Goethe et, tout récemment le prestigieux prix Jabuti 1993 dans la catégorie Contes. Son œuvre est l'une des plus étonnantes de cette littérature. Principales œuvres traduites en français : *Bufo & Spallanzani* (1985 ; Grasset, 1989), *O caso Morel* (1973 ; *Le cas Morel*, Flammarion, 1979), *A grande arte* (1983 ; *Du grand art*, Grasset et Fasquelle, 1986).

Un regard peut-il changer la vie d'un homme ? Je ne parle pas du regard du poète, qui après avoir contemplé une urne grecque pensa à changer de vie. Je pense à des transformations beaucoup plus terribles.

Je n'aimais pas manger, jusqu'au moment où ont commencé les épisodes que je vais raconter tout à l'heure. Je pouvais m'offrir les aliments les plus raffinés, mais les plaisirs de la table ne m'attiraient pas. Pour plusieurs raisons, je n'entrais jamais dans un restaurant. J'étais végétarien et aimais dire qu'il me fallait uniquement les aliments de l'esprit — musique, livres, théâtre. Ce qui était une bêtise, comme le docteur Goldblum me le prouverait par la suite.

* Tiré de *Romance negro*, São Paulo, Companhia das Letras, 1992.

Mon métier était d'écrire, tout le monde le sait. Ce n'est pas la peine de préciser le type de littérature que je fais. Je suis un écrivain que les professeurs de lettres, selon une de ces conventions arbitraires qu'ils imposent aux élèves, appellent classique. Et ça ne m'a jamais dérangé. Une œuvre est considérée classique pour avoir, à travers le temps, maintenu l'attention ininterrompue des lecteurs. Qu'est-ce qu'un auteur peut désirer de plus ? Qu'ils m'appellent, donc, un classique, ou même un académique. Avant même de commencer à écrire je préférais déjà les œuvres d'art que le temps a consacrées, créations qui par la pureté et la perfection de la forme et du style sont devenues immortelles. Heureusement, l'accès aux classiques de la littérature et de la musique ne présente pas les difficultés qui existent, par exemple, pour le théâtre. Les magasins de musique et les librairies, pour pauvres qu'ils soient, offrent toujours, au milieu de l'abominable ordure qu'ils ont l'habitude de marchander, les œuvres de l'un ou de l'autre grand maître. Il n'y a pas longtemps j'ai découvert, dans une librairie où pulvaient Sheldons et Robins, une belle édition du *Orlando furioso*, d'Arioste, en italien — une perle au milieu des porcs. Au chapitre du théâtre, en revanche, la situation est décourageante. Rarement on peut assister à une mise en scène d'un Sophocle, d'un Shakespeare, d'un Racine, d'un Ibsen, d'un Strindberg. Ce qu'on offre d'habitude au spectateur, ce sont les déchets du théâtre de province américain ou les médiocrités décadentes du théâtre européen — pour ne pas parler du théâtre brésilien, prisonnier de la banlieue sordide de Nelson Rodrigues. Le cinéma est un art mineur — si on peut appeler l'art une manifestation culturelle incapable de produire une œuvre vraiment classique. En ce qui concerne l'opéra, je le considère comme un divertissement de petits-bourgeois trouvant subtil ce mélange primaire de drame

et de chant qui, en réalité satisfaisait à peine encore, dans un passé récent, les aspirations culturelles des ploucs.

Ainsi pensais-je, dans ces temps où je passais mes journées à écrire et, quand je n'écrivais pas, écoutant Mozart et relisant Pétrarque, ou Bach et Dante, ou Brahms et saint Thomas d'Aquin, ou Chopin et Camões — la vie était courte pour lire et écouter tout ce qui s'offre à l'esprit et à l'âme d'un homme comme moi. Il y avait une intéressante synergie entre musique et littérature qui me produisait une jouissance sublime.

Je dois avouer que j'étais aussi, avant les épisodes que je vais raconter, presque un misanthrope. J'aimais rester seul, et même la présence de la bonne, Talita, me dérangeait. C'est pourquoi elle recevait des instructions pour travailler au maximum deux heures par jour et se retirer après. Je la renvoyais, une fois passé ce délai, même si le soufflé d'épinards qu'elle faisait tous les jours n'était pas prêt, afin de pouvoir, de cette manière, lire et écouter ma musique, sans que personne ne me dérangeât.

Une parenthèse : quand je vais écrire, d'abord je prépare ma table. C'est une chose très simple — un paquet de feuilles de papier artisanal de lin pur spécial produit *en los talleres de Segundo Santos en Cuenca**, que je reçois régulièrement d'Espagne (je sais écrire seulement là-dessus, *los papeles contienen mezclas de lanas teñidas a mano, esparto, hierbas, helechos y otros elementos naturales***) et un stylo ancien, de ceux qui ont un réservoir d'encre transparent. Rien de plus. Ça m'amuse quand j'entends parler d'idiots qui écrivent sur des micro-ordinateurs.

* « dans les ateliers de Segundo Santos à Cuenca » (en espagnol dans le texte ; *N.d.É.*)

** « les papiers contiennent des mélanges de laines tissées à la main, d'alfa, d'herbes, de fougères et d'autres éléments naturels » (en espagnol dans le texte ; *N.d.É.*)

Mais revenons à l'histoire. Un après-midi, en train de lire Properce au son de Mahler, j'eus un malaise et m'évanouis. Quand je revins à moi, je me rendis compte que la nuit était tombée. Des sueurs froides et répulsives couvraient mon corps qui tremblait de convulsions spasmodiques coupées de frémissements qui me faisaient claquer les dents, comme des castagnettes. Tout de suite après je commençais à avoir des visions, à entendre des voix.

En trébuchant, j'allai jusqu'à mon bureau, pris mon stylo et écrivis un poème. Ensuite je m'évanouis à nouveau.

Le Dr Goldblum, médecin que je consultai le lendemain, me dit que je souffrais d'inanition.

— Cela explique pourquoi les visions ont cessé après avoir pris un verre de lait tiède avec du sucre. Les saints avaient des visions parce qu'ils jeûnaient, et jeûnaient parce qu'ils avaient des visions, dans un intéressant cercle vicieux. Je vais vous avouer une chose : j'aimerais bien avoir ce type de vision, une fois au moins. Maintenant je vais lire votre poème, dit Goldblum.

J'avais donné le poème au médecin, en supposant qu'il s'agissait d'un matériau sémiotique abject qui aiderait à diagnostiquer la bouffée de morbidité dont j'avais souffert. Maintenant que je savais que tout n'était rien qu'une simple et passagère crise d'inanité, je ne voulais plus que le Dr Goldblum lût ce que j'avais écrit dans mon délire ; mots grossiers que les classiques, avec quelques exceptions (je pensais à Gil Vicente, à Rabelais), jamais n'utiliseraient. J'essayai de retirer le papier que l'esculape tenait dans sa main, mais il fut plus rapide et, en se protégeant derrière la table, lut le poème :

LES TRAVAILLEURS DE LA MORT
(Pour Mégnin et H. Gomes)

*Joyce, James s'enthousiasmait avec la marque marron
de caca dans la petite culotte
(qui n'était pas si petite, dans cette époque)
de la femme aimée.
Maintenant la femme est morte
(celle à lui, la sienne et la mienne)
et cette tache marron de bactères
commence à s'emparer du corps entier.
Elles attaquent tour à tour :
muca, muscine et caliphore, de beaux noms,
font le début du travail de destruction ;
lucilie, sarcophage et onésie
fabriquent les odeurs de la putréfaction ;
dermesthète (enfin un nom masculin)
produit l'acidité de la préfermentation ;
fiophile, antomie et nécrobie font
la transformation caséinique des albuminoïdes ;
tiréophire, lonchéa, ophier, nécrophore et saprinus
sont la cinquième invasion, dédiée à la fermentation ;
uropode, tiroglyphes, gliciphages, tracinotes et serrates
se consacrent à la dissection ;
anglosse, tinéole, thyrée, atagène, anthrène
rongent le ligament et le tendon,
enfin ténébrion et ptyinion terminent avec ce qui reste
d'homme, de chat et de chien.
Rien ne résiste à cette armée
contenue dans un étron.*

— Très intéressant, cette vision poétique délirante d'un jeûneur, dit Goldblum, avouant que lui même commettait, dans ses heures de loisir, des alexandrins. Ça ressemble à Augusto dos Anjos.

Et il a récité avec solennité :

— Ver est ton nom obscur de baptême, jamais jouet-il le tenace exorcisme dans sa journalière besogne funéraire, et il vit en intimité avec la bactère, libre des défroques de l'anthropomorphisme. Vous souvenez-vous ?

Honteux d'avoir commis une pièce littéraire aussi médiocre et suspecte, je ne savais que dire.

Goldblum désirait savoir comment j'avais pris connaissance de toutes ces bactères, mais je ne savais pas comment ceci s'était fait. Nous autres, écrivains, avons beaucoup de choses dans la tête, certaines oubliées et abandonnées comme de vieux chiffons dans le grenier d'une maison. Quand on les récupère, on se demande comment cela est venu jusqu'ici. C'est à moi, ça ?

Goldblum suggérait une fin « moins grossière » pour le poème. Ainsi :

*enfin ténébrion et ptynton terminent avec le reste
d'homme, de chien et de jument.*

*Rien ne résiste à cette armée
contenue dans l'excrément.*

— Des mots grivois n'encadrent pas bien la poésie, dit-il.

— C'était un cauchemar, les cauchemars sont grossiers, me justifiai-je.

Médecin et patient, dans le cabinet climatisé, nous restions à bavarder tranquillement sur la musique, la littérature, la peinture, jusqu'à ce que l'infirmière, préoccupée par le nombre croissant de patients qui attendaient, entrouvrît la porte et dît en avançant la tête :

— M. J. J. Monteiro Filho est déjà là.

— Dites-lui d'attendre.

— Et Mme Evangelina Abiabade aussi.

— Dites-lui d'attendre.

— Et M. l'ingénieur Bertoldo Pingler.

— Qu'ils attendent, qu'ils attendent, dit Goldblum, irrité.

L'infirmière disparut, en fermant la porte.

— Vous avez besoin de manger, dit Goldblum. La chose la plus créatrice que l'homme puisse faire est de manger. J'ai un respect inouï pour la gourmandise. Manger est vital — une évidence parfois oubliée. L'art est une faim.

L'art est une faim. À ce moment-là je ne compris pas la profondeur de la phrase de Goldblum.

— On dîne ensemble ce soir, dit-il.

Goldblum venait de se séparer de sa femme et dînait tous les jours dehors, changeant de restaurant.

— Je viendrai vous chercher à huit heures.

Je ne sus pas dire non. Enfin, Goldblum avait été très gentil et plein d'attention envers moi, c'eût été indélicat de ne pas accepter son invitation.

À la maison, ce soir-là, j'étais en train d'écouter Schumann quand Goldblum arriva. Goldblum, j'ai oublié de le dire, était un homme gros, avec un grand ventre, chauve, les yeux ronds et humides.

— Je vous emmène dans le restaurant qui sert le meilleur poisson en ville, dit-il.

Le restaurant avait un énorme aquarium plein de truites bleuâtres. Goldblum me guida jusqu'à l'aquarium.

— Choisissez celle de ces truites que vous voulez manger, dit-il pendant que nous regardions les poissons qui nageaient d'un bout à l'autre. La chair de truite est légère, elle ne vous fera pas mal.

Je n'avais pas envie de manger une truite ni quoi que ce soit d'autre.

— Selon quel critère dois-je orienter mon choix ? demandai-je, pour être gentil.

— Le critère, c'est toujours la saveur, répondit Goldblum.

— Laquelle est la plus savoureuse ?

— Certains aiment les grandes, d'autres les petites.

Devant cette réponse, que je considérais idiote et évasive, je décidai que je ne mangerais pas une truite. Certainement ils sauraient faire un soufflé d'épinards.

Tout d'un coup je me rendis compte qu'une des truites me regardait. Elle nageait d'une manière plus élégante que les autres et possédait un regard doux et intelligent. Le regard de la truite m'enchantait.

— Beau, le regard de cette truite.

J'indiquai le poisson. Un garçon s'approcha, en répondant au geste de Goldblum.

— Celle-ci et celle-là, dit Goldblum.

Le garçon plongea un rets dans l'aquarium.

— Non, non ! criai-je. Mais c'était trop tard. Les deux poissons avaient déjà été pris et le garçon se retira avec eux à la cuisine.

— Je n'ai pas faim.

— Manger et gratter... Vous connaissez le proverbe..., dit Goldblum.

Les truites furent servies aux amandes, avec un trocken allemand (Goldblum me permit un seul verre). Je ne voulais pas manger. Il fallut que Goldblum insistât plusieurs fois.

— Vous avez besoin des nutriments de ce beau salmonide, me convainquit-il enfin.

Alors, je mis dans la bouche le premier morceau. Ensuite un autre et encore un autre, et la truite fut entièrement dévorée.

Manger cette truite, il faut bien l'admettre, était une expérience plus qu'agréable. Je ne m'attendais pas à

ce que la simple ingestion d'un morceau de chair de poisson me procurât un plaisir et une joie aussi grands. Pourtant, quand Goldblum voulut programmer un autre dîner le lendemain, je m'excusai sous un prétexte quelconque.

— Je vous téléphonerai un de ces jours, dis-je, fermement décidé à ne plus jamais appeler le médecin.

Pendant quelques jours je mangeais — en réalité je ne mangeais pas — le soufflé de Talita. Je pensais à la truite de manière extrêmement complexe : au goût de la chair ; aux mouvements élégants du poisson nageant dans l'aquarium ; à la sensation étrange que j'avais ressentie en ouvrant la truite avec mon couteau, comme un chirurgien, suivant les instructions de Goldblum ; et je pensais, principalement, au regard de la truite répondant à mon regard.

Alors, je plongeais dans des élucubrations éthologiques et littéraires. Je me souvenais du conte de Cortázar dans lequel le narrateur devient un axolotl, et de celui de Guimarães Rosa où il se transforme en un jaguar. Mais je ne voulais pas devenir une truite : je voulais MANGER une truite au regard intelligent.

Je ne connaissais pas de restaurants et je ne me souvenais pas du nom de celui où j'avais mangé la truite avec Goldblum. J'allai à un restaurant qui se disait spécialisé en poissons. J'entrai, mal à l'aise, m'assis, et, quand le garçon s'approcha, je demandai où était l'aquarium, puisque je désirais choisir ma truite. Le garçon appela le maître qui expliqua qu'ils n'avaient pas d'aquarium, mais que les truites étaient fraîches, qu'elles étaient arrivées de la serra da Bocaina le même jour. Déçu, j'ordonnai une truite aux amandes, comme la fois passée.

Ma déception fut immense. Le poisson n'était pas égal à l'autre que j'avais savouré avec tant d'émotion. Il

n'avait ni tête ni yeux. Je lui vouai la même attention méticuleuse, séparant la chair des arêtes et de la peau, mais, au moment de manger, le goût n'était pas semblable à ce que j'avais goûté avant. C'était une chair insipide, sans caractère ni esprit, fade, sans fraîcheur, ennuyeuse, sans élan, avec un goût de chose diluée — un frisson balaya mon corps —, de chose morte.

Le lendemain, avec le bottin devant moi, j'appelai tous les restaurants de la ville, afin de savoir lesquels avaient des aquariums dans lesquels les clients pouvaient choisir les poissons qu'ils iraient manger. Je prenai note des noms et, ce même jour, allai dîner dans l'un d'eux.

Cette fois j'entrais plus confiant. Je choisis, parmi les nombreux poissons qui nageaient nerveusement dans l'aquarium, une truite semblable à la première — par la couleur, l'élégance des mouvements et, avant tout, par le brillant significatif du regard. Quand on la mit dans mon assiette, je sentis un frisson si fort que j'eus peur que les personnes qui occupaient les tables voisines l'eussent perçu. En la mangeant, j'eus le plaisir de pouvoir confirmer que son goût était délicieusement égal à la première.

Ma vie changea après ce jour. Je dispensai Talita de faire le soufflé. Je sortais toutes les soirées dans un des restaurants avec aquarium.

Quelques-uns avaient aussi des langoustes et langoustines que je commençai à manger également, avec grand plaisir, malgré les yeux menus et opaques de ces animaux. Mais la force vitale qui se détachait de leur chair solide compensait le défaut d'un regard sensible et intelligent. Je me sentais attiré par la robuste asymétrie archaïque, par la monstrueuse structure préhistorique de ces crustacés.

À partir de ce moment-là, quand j'écoutais de la musique pendant la journée, mon esprit n'errait plus dans de nébuleuses divagations poétiques : je pensais à ce que j'allais manger le soir.

Les garçons me connaissaient déjà. Ils savaient que je mangeais uniquement des truites, des langoustes et des langoustines retirées vives de l'aquarium. Mais, un jour, un garçon nouveau me demanda ce que je désirais manger.

— Est-ce qu'il existe quelque chose d'autre ? demandai-je.

— Nous avons du lapin au chasseur, du chevreuil, de l'agneau...

— Où sont-ils ? demandai-je en regardant en direction de l'aquarium.

— Où sont-ils ? demanda à son tour le garçon, perplexe.

— Oui, répondis-je, je veux les voir.

— Ils sont dans la cuisine, dit le garçon. Un instant.

Le garçon retourna avec le maître qui me reconnut.

— Aujourd'hui, Monsieur ne désire pas une truite, une langouste ?

— Le garçon a proposé un lapin, dis-je. Je n'ai jamais mangé de lapin. C'est bon ?

— Notre lapin est excellent, dit le maître.

— J'aimerais bien les voir.

— Les voir ?

— Oui. Pour choisir.

— Pour choisir, répéta le maître.

— Oui. Comme je le fais avec les truites et les langoustes.

— Ah, oui, oui, je comprends. Mais il se trouve que les lapins sont déjà...

Il allait dire « morts », je sentis qu'il allait dire « morts », perçut toutefois que le mot peut-être pourrait

choquer un client comme moi, et préféra dire « assaisonnés. »

— Assaisonnés ?

— Oui, assaisonnés.

Le maître sourit, satisfait d'avoir réussi à inventer une métaphore aussi efficace.

— Les lapins, contrairement aux truites, ont besoin d'être assaisonnés quelque temps avant d'être dégustés.

— Montrez-moi donc les chevreaux, dis-je.

Influencé, peut-être, par le garçon, j'avais décidé de manger ce jour un animal différent, un animal de la terre, non de l'eau.

— Avec les chevreaux c'est la même chose. Ils sont déjà, hem ! assaisonnés.

— Où sont-ils ?

— Où ?

Le maître sentit qu'il transpirait ; discrètement, avec grande rapidité, il s'essuya le front avec un mouchoir qu'il tira de son sac.

— Où ? Sur les plateaux.

— Je peux voir ?

— Oui. Mais ils ne sont pas entiers. Les chevreaux, ce sont de grosses bêtes, je ne sais pas si Monsieur en a déjà vu ?

— Non, je n'en ai jamais vu. Ils ont des cornes ?

— Oui, ils ont des cornes. Mais elles sont petites, les cornes. On peut manger sans peur, nous retirons les cornes.

Un sourire nerveux et encore un rapide nettoyage du front.

— Rôtis, aux brocolis, c'est délicieux. (Il ne me le dit pas, mais je l'ai su après, les chevreaux se mangent écartelés.)

— Et les lapins ? Je n'ai jamais vu un lapin non plus.

— Ils n'ont pas de cornes.

— Ça je sais. Les animaux qui ont des cornes, ce sont le bœuf, le chevreau, le rhinocéros.

— La girafe...

— Vous avez des girafes ?

— Non, non, nous n'en avons pas. Ce que je voulais dire, c'est qu'elles ont des cornes. De toutes petites. Les girafes.

— Plus grandes ou plus petites que celles du chevreau ?

— Grandes en comparaison de leur taille. Les girafes sont élancées, dit le maître.

Il paraissait très perturbé. (La définition du Bluteau est que « la girafe est un animal plus grand que l'éléphant ».)

— Vous pouvez manger le lapin sans peur, dit le maître, coupant court à mes pensées. M. Abílio, dit-il au garçon qui assistait à notre dialogue, apportez un lapin chasseur pour Monsieur.

Donc j'ai mangé ce mets extravagant. C'était un goût inattendu, différent de tout ce que j'avais expérimenté jusque-là.

J'ai mangé, toujours conscient de la particularité de cette saveur, une douceur qui n'était pas celle du miel, et moins encore celle du sucre, un goût qui me donna une sensation inattendue de singulière jouissance.

En arrivant à la maison, je mis Satie, ce rebelle, sur la chaîne, et restai là à m'imaginer comment serait cette délicatesse si je pouvais la choisir immédiatement avant qu'elle ne fût préparée, comme je le faisais avec les truites et les langoustes ; quel plaisir gustatif me serait réservé si je pouvais voir les yeux des lapins avant qu'ils ne meurent. Je me souvenais des différences de goût entre la truite qu'on avait mise sur l'assiette sans que je l'aie vue auparavant (et sans qu'elle m'ait vu), et celles que je choisissais après une longue contemplation

mutuelle. Des truites que je sélectionnais après avoir regardé et perçu tout ce qu'elles signifiaient, objectivement et subjectivement, couleur, mouvement, et, avant tout, le regard furtif et subtil de réponse — oui, la truite regardait en retour, subrepticement ; une chose timide et en même temps roublarde, astucieuse, qui cherchait à établir avec moi une communion dissimulée, secrète, séductrice.

Le jour suivant je retournai au restaurant et dis que je voulais voir le lapin « assaisonné ».

Le maître, récalcitrant, m'amena à la cuisine et me montra le lapin couché sur un plateau d'aluminium, qu'il retira du réfrigérateur. Le lapin était entier, sans tête et avec un trou où devaient être les viscères. Ceci ne me surprit pas, je savais que les animaux étaient éventrés avant d'être mangés. Les truites aussi avaient des tripes, et de même pour les langoustes.

Le lapin décapité m'apparut comme une chose laide, indéfinie, entre le chat et le chien, puisque c'est la tête qui distingue ces animaux les uns des autres quand ils sont morts et écorchés. Un animal sans tête manque d'une chose très importante : les yeux.

Je mangeai le lapin qu'on m'avait montré, ayant demandé avant au chef de m'expliquer comment ce plat — lapin chasseur — devait être préparé.

Le chef m'enseigna d'autres choses encore.

J'allai à un magasin en ville qui vendait de petits animaux domestiques. Je voulais voir un lapin en vie. Il y en avait plusieurs dans le magasin, gris ou blancs, et leur regard évasif, dans les petits orbites, était difficile à appréhender.

Ah, quel animal rusé, pensai-je. L'un d'entre eux était si joli que je l'achetai, même s'il était plus cher que

les autres. C'était un beau lapin angora, avec de longs et soyeux cheveux blancs.

Sur le chemin du retour, portant le lapin dans une caisse de carton, je m'arrêtai au marché pour acheter des carottes et des pommes de terre.

Le lapin ne s'intéressait pas aux pommes de terre, mais, installé sur le tapis persan du salon, il mangea les carottes avec beaucoup d'application. Écoutant Brahms, je restais à contempler la mastication silencieuse du lapin.

Comme les animaux s'alimentent délicatement ! pensai-je. Évidemment je n'ai jamais vu manger un cochon. Mais je suppose qu'eux aussi, en mangeant, et bien qu'ils apparaissent plus voraces que d'autres animaux (à ce qu'on dit), démontrent par cet acte, comme nous tous, la fragilité et la beauté essentielles à leur singulière condition animale. L'art est faim.

Le regard inaccessible du lapin me dérangeait un peu ; il lui manquait la douceur, la franchise du regard de la truite. Mais c'était peut-être une question de sensibilité et de perspicacité : lequel de ces animaux serait le plus sensible et/ou le plus intelligent ? Je savais que dans l'eau habitaient quelques-uns des animaux les plus intelligents de la nature, mais la truite n'était pas comprise parmi eux ; elle était mieux connue pour son énergie physique, pour sa vigueur péripatétique.

Je ne savais rien des lapins. Ils étaient pour moi un mystère. Mais maintenant, je savais les tuer et les cuisiner, tel que le cuisinier me l'avait enseigné.

Je tenais le lapin par les oreilles, avec la main gauche, les jambes de l'animal se détendirent, mais tout de suite il les replia et me lança un regard. Un regard significatif et direct, enfin !

« Merci, merci pour ce regard spontané et candide », dis-je en tenant toujours le lapin par les oreilles. Je mis nos visages, le mien et celui de l'animal, face à face, très

près. Je lus dans son regard, un regard d'obscur curiosité, de léger intérêt, comme si ce qui allait arriver ne comptait pas pour lui. Ce n'était donc pas un regard inquisiteur, un sondage. On me tient par les oreilles, c'est tout ce qu'il devait penser.

Avec le bord de ma main droite, les doigts étendus et joints, je donnai un coup sur la nuque du lapin. Le cuisinier m'avait assuré qu'un seul coup suffirait à tuer l'animal.

Mais toutes ces années que j'avais passées mangeant irrégulièrement des soufflés d'épinards, assis en écrivant, couché écoutant et lisant les grands classiques, avaient très peu contribué au développement de ma force musculaire. En recevant le coup, le lapin trembla et garda les yeux ouverts, exprimant maintenant une vague peur. Ce n'était pourtant pas un sentiment irrationnel, le lapin savait ce qui était en train de se passer, qu'il était à la merci d'un être puissant, qu'il ne pouvait pas fuir et qu'il ne lui restait que la résignation.

Nous nous affrontions — le lapin tremblant sans peur, les yeux stoïques, grands ouverts.

Il fallut trois ou quatre coups. Enfin le lapin arrêta de se débattre.

J'étais épuisé. C'est ce que doit vivre une personne qui gagne un marathon, pensai-je en m'avisant que, rempli de fatigue, j'éprouvais une exaltante euphorie.

Je mis la *Neuvième* de Beethoven et allai, entièrement nu, jusqu'à la baignoire, avec le lapin, un couteau et deux marmites. J'avais peur, ce premier jour, encore sans expérience, de salir de sang la cuisine en éventrant et en écorchant le lapin suivant les instructions du cuisinier.

Le couteau était aiguisé et je n'eus pas de grands problèmes. Assis, nu dans la baignoire, j'achevai l'écorchement et l'éviscération du léporide. Le travail achevé, je mis les restes — tripes asquéreuses, peaux, ganglions

— dans une marmite. Le lapin, prêt à être assaisonné, dans l'autre.

Ensuite je lavai la baignoire et pris un long bain tiède.

De la salle de bain, que je laissai propre, immaculée, j'allai à la cuisine, où je préparai le lapin, en ragoût avec des carottes et des pommes de terre, écoutant maintenant les *Nocturnes* de Chopin.

Enfin, le lapin était prêt, devant moi.

Je commençai à le savourer, délicatement, par toutes petites portions. Ah, quel plaisir exquis ! Ce fut un lent repas qui dura toute la *Jupiter* de Mozart. S'il avait su la jouissance que j'éprouvais alors, Mozart n'eût pas pris ombrage de ce que j'utilisasse sa composition comme une simple *Tafelmusik*.

Après, j'allai me brosser les dents. Pensif, je contempiais la baignoire à travers le miroir. Qui m'avait dit que les chevaux avaient un regard aussi doux que pervers, un mélange de pureté et de débauche ? Et le regard des humains. Hum... Cette baignoire était petite. Il me fallait en acheter une plus large. Peut-être une jacuzzi, les grandes, avec des jets d'eau stimulants.

Je restai à contempler mon visage dans le miroir. Je regardai mes yeux. Regardant et regardé — une chose enfin non réfléchie, un axe d'acier, lave d'un volcan en éruption, nuage sans fin.

Le regard. Le regard.

Traduit du portugais par Kathrin H. Rosenfield